

Elle est pas belle, la vie ?

Épisode 2

Mais, avant même de s'en approcher, le plus jeune des hardis voyageurs avait stoppé net et fait signe à tous de se baisser : il avait entendu des mouvements furtifs dans l'épaisse barrière de ronces autour des ruines ...

Les chiens sauvages ne se sont pas méfiés : trois d'entre eux rôtaient à présent au milieu du campement, promptement écorchés, redonnant des forces à toute la tribu et de la hardiesse aux Fouilleurs qui se glissèrent dans les éboulis pour en extraire une dizaine de ces outres transparentes propres à donner la joie et à délier les langues, même si le breuvage était un peu aigre. La trouvaille était précieuse car la rivière traversée la veille ne pouvait les abreuver : l'eau était souillée, vaseuse et pleine d'étranges déchets.

Dans les gravats il y avait aussi des boîtes en fer , ça on connaissait bien, mais quelle déception de n'en trouver que quelques dizaines dont la plupart bouillonnaient et puait lorsqu'on les ouvrait d'un coup de pic énergique : il fallut les jeter.

" On en trouvera d'autres demain...ou après demain !

Oui, sans doute , dans les autres bâtiments !"

Demain... Après demain ...

Depuis des années ces mots étaient toujours aussi merveilleux... ou terrifiants . Demain pouvait être mieux qu'hier.Mais pouvait être pire.

De l'autre côté de la Grande Masse d'Eau Salée, les mêmes scènes à peu de choses près se déroulaient.

Fouiller la terre depuis 5ou 6 générations , pour y trouver quoi ?

Des trésors ? Non ! De la nourriture ? Parfois.

Mais là bas, il y avait encore beaucoup de gibier, hiver comme été.

Des deux côtés de la G.M.E.S., les humains avaient appris à se méfier des I-Meubles, ces hautes tours pleines d'objets étranges ,et de ces rues au revêtement fendu ou explosé , de ces caves d'où pouvaient surgir des êtres de cauchemards, et où il n'y avait plus rien à récolter, plus rien à trouver, mises à part les étranges et nombreuses boîtes noires ou grises, grandes ou petites, fermées par une vitre ou un miroir , prolongées par une tablette couverte de signes incompréhensibles , des dessins qui ne représentaient rien, des chiffres, μ * » 8 9 0 a z e r t y u o p... ? / § £ \$ @ ?????

Des cordes, cordelettes , fils et cordages imputrescibles, souples, noirs ou gris, c'est tout ce qu'on pouvait en récolter : bien pratiques pour tenir ensemble bagages , sacs et outils sur les traîneaux ou les charrettes, ça , c'était épatant !

Mais à part ça ... il y avait belle lurette que toute nourriture avait disparu . Quand on s'éloignait vers le désert d'herbe, il arrivait en revanche que l'on mette la main sur quelque chose d'utile pouvant servir de vêtement, de couverture ou... de combustible !

Du bois ? Quand il en restait, et s'il n'était pas pourri, ce qui tenait du miracle, il ne surgissait qu'après de longs efforts : creuser, déblayer, extraire, nettoyer.

C'est pourquoi les Fouilleurs étaient entourés d'un respect aussi grand que celui accordé aux meilleurs chasseurs.

Chaque groupe en avait 4, voire 6, attirés, expérimentés, des hommes le plus souvent, qui partageaient les tâches quotidiennes de toute la communauté , sauf lorsque l'on décidait de partir en exploration, soit par nécessité , soit parce qu'un voyageur de passage avait révélé une hypothétique source d'approvisionnement source à vérifier immédiatement avec l'envoi d'une dizaine d'éléments aguerris .

Il arrivait souvent qu'un de ces hommes perde la vie dans un éboulement ou reçoive une poutrelle de fer sur la tête ... c'était un métier dangereux et les tombes de Fouilleurs se multipliaient sur toute la surface de la terre.

Les villes ?
À éviter.
Le désert d'herbe ?
Fatigant et stérile .
Les villages ?
En ruine .
Les ex-routes et les ex-voies ferrées ?
Mal fréquentées.
Les rivières?
Empoisonnés .
Les hautes montagnes ?
Dangereuses et instables.
Les forêts ?

OUIIIIIIIIIII là c'était possible ! Pas toujours facile, mais possible ! Et puis , quand on s'approchait des plaines ou des collines qui avaient échappé aux grands incendies , il arrivait qu'on découvre des... abris, des maisons en dur, ni cramées, ni effondrées,aux portes et vitres défoncées, des bâtiments carrés ou rectangulaires , aux toits en terrasse, souvent entièrement couverts de plantes grimpantes et de ronces, entourées d'arbres et d'arbustes d'herbes folles et de quantité de champignons plus ou moins comestibles, mais qui avaient l'avantage d'être invisibles de loin . Certaines de ces maisons étaient flanquées d'une sorte de bassin , rectangulaire et rempli d'eau .Selon la saison on pouvait s'y tremper et s'y nettoyer , surtout après les grosses pluies de la mousson.

Dans ces abris avaient vécu des familles .
Oh , pas des tribus, non, juste 5 ou 6 humains, parfois des petits d'hommes: de leurs trésors il restait quelques objets fabriqués dans cette matière qui ne pourrissait pas ! Des animaux, des nourrissons, pas toujours très ressemblants mais entiers, chats , chiens et cheval à une corne ou étranges monstres bleu- vert , bref , visiblement des joujoux !

Et de petits cubes, bleus , rouges, noirs ou jaunes, entiers, légers, que l'on pouvait emmener facilement pour jouer avec (une fois qu'on aurait trouvé la grotte, la caverne ou la clairière vraiment idéale pour s'y poser, une saison au moins...)

Et toujours, partout, les mêmes boîtes de toutes les tailles, avec des fils pleins de poussière ; ces boîtes moches, inutiles et exaspérantes finissaient généralement en mille morceaux sur les marches ou les dalles de l'entrée . Les plus jeunes raffolaient de certains petits cercles plats, brillants, métalliques, grands comme la main, qu'on pouvait faire voler, qui tourbillonnaient mais finissaient tous par se briser en mille morceaux et, du coup, devenaient dangereux pour les pieds nus : interdiction de jouer au lancer de disque avant de quitter les lieux définitivement. Parfois, dans ces maisons, il y avait encore des images, en couleur, sous-verre brisé, cadre ébréché, mais on y voyait des hommes et des femmes d'autrefois, tout à fait semblables à ceux qui béaient maintenant devant ces témoins d'un lointain passé ... Et , enfin, ces autres trucs bizarres, grands comme la main, noirs, posés sur des socles, avec plein de chiffres sur lesquels on pouvait appuyer : sans résultat !

" A quoi ça pouvait bien servir ?"

Au bout de trois générations , plus personne ne s'en souciait .

PERSONNE ? Vraiment ?

Pas tout à fait.

Il y avait au moins deux endroits où les survivants s'efforçaient de maintenir la mémoire depuis... près d'un demi-millénaire.

Le premier de ces lieux se trouvait sur une chaîne de montagne densément boisée au dessus d'une boucle de la Volga. Lorsque le ciel était dégagé on pouvait apercevoir les ruines d'une grande ville autrefois nommée Tolyatti ou Togliati... Là comme ailleurs, plus rien d'utile depuis fort longtemps ; bien au contraire le danger surgissait de nulle part aux abords de la cité, des brutes mâles ou femelles n'hésitaient pas à attaquer les Fouilleurs des premiers temps, pardon, les Razgrabitsie comme on disait ici . Mais aucun de ces vautours ne se risqua jamais à gravir les Monts Jigouli, ni à remonter les cours d'eau vigoureux qui se faufilaient entre les éboulis rocheux.

Et là, dans quelques cabanes en rondins soigneusement entretenues grâce à la forêt intacte vivaient les Knigaspasitel, les Sauveurs de Livres. Leur généalogie était préservée, ce qui n'avait rien d'exceptionnel : partout où survivaient des groupes humains organisés, on se récitait la longue liste des Ancêtres, chaque année, lors de la Grande Fête, jeunes et vieux la psalmodiaient avec ferveur, même si la prononciation des patronymes avait subi quelque érosion au fil des siècles .

La mémoire orale, cependant, ne leur suffisait pas à ces survivants de l'Oural : eux , ils avaient des preuves ECRITES !

Lorsque les Ancêtres avaient quitté Moscou et Kazan, à bord de leurs véhicules encore alimentés, ils avaient pris soin de remplir plusieurs solides caisses en fer avec des papiers officiels attestant de leurs identités et, surtout des centaines de LIVRES brochés , reliés ou simplement cousus, voire quelques très vieux documents sur peau de bête et même, conservés dans des bocaux d'alcool, des écrits sur écorces de bouleaux, dont certains remontaient à l'époque de la Rus médiévale.

Il y eut de féroces discussions à propos de souvenirs personnels, plus précieux que tout (aux yeux des femmes, le plus souvent !)

On décida de garder quelques œuvres d'art de petite taille et de les mettre en commun lorsqu'on aurait trouvé un lieu convenable. Mais abandonner tous les objets, bibelots et meubles les plus aimés.

" Plus rien n'aura de valeur demain ! "

avait crié Nicolai, celui qu'on pouvait qualifier de chef : un archéologue, spécialiste des peuples des steppes, dont la soixantaine érudite et vaillante avait entraîné une vingtaine de familles à le suivre . Tous étaient des savants dans leur domaine : biologistes, botanistes , historiens et linguiste, et presque tous étaient ... musiciens ! D'un commun accord on avait écarté les informaticiens et les astrophysiciens, ces derniers après maintes hésitations .

Et maintenant , quinze générations plus tard, une petite centaine de descendants de ces pionniers prenaient toujours le plus grand soin des Papiers-de-Mémoire que l'on exhumait une fois l'an au Solstice d'été et dont on sélectionnait les feuilles abîmées pour les recopier à la main : pages de plus en plus nombreuses, caractères effacés par le cruel Chronos.

Parmi les archéologues plus jeunes que Nicolai, il y avait des pratiquants de l'archéologie expérimentale : des forgerons, des tisserands, des charpentiers, des potiers. Leurs savoir faire fut bien employé ! Mais surtout : ils étaient des scribes de talent et tous savaient faire de l'encre avec les noix de la gale des chênes. Ivanovna , une médiéviste chevronnée, avait transmis son savoir aux plus jeunes et l'on pouvait se vanter d'avoir un véritable scriptorium dans la "Maison Longue" qui servait aux débats et aux réunions .

On avait emmené des milliers de feuilles de papier, des crayons, des centaines de stylos mais en une dizaine d'années tout cela était utilisé , usé , fichu .

Alors deux fois l'an on sacrifiait un jeune veau mâle pour le déguster et l'honorer en couvrant sa dépouille de caractères

cyrilliques ou latins . Les vélin obtenus dormaient dans une caisse en bois régulièrement surveillée par les générations suivantes , pour la conservation de futurs récits exceptionnels ; la mémoire orale n'était pas négligée pour autant : cela faisait partie des tâches hivernales et tous , grands et petits s'y adonnaient avec zèle.

"Nous sommes la dernière bibliothèque vivante de cette Planète ! "

C'est par ces mots que se clôturait chaque année la fête du Solstice : pendant que les dernières braises se consumaient, 4 porteurs, 2 hommes et 2 femmes prenaient la lourde malle métallique sur leurs épaules et la déposaient au fond de la Maison Commune sur un autel de pierre au dessus duquel trônaient 3 objets disposés selon une parfaite symétrie :

A gauche une petite icône à peine plus grande que la main représentant la Mère de Dieu, à droite une icône de même taille : Saint Georges terrassant le Dragon , et , au milieu, exactement , un boîtier rectangulaire, noir, posé sur un socle. Depuis longtemps plus personne ne demandait de quelle divinité il pouvait s'agir. On nettoyait cet objet, sans émotion particulière et les plus jeunes se disaient à voix basse :

" C'est moche ! Pourquoi ça reste là ? Ça sert à rien ! "

A quoi, inévitablement un Ancien répondait :

" C'est pour que toujours on se souviennne de notre aveuglement et de notre dépendance ! "
